

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : Du burlesque à l'art du réel

Yves Rousseau

Volume 7, numéro 3, mars-avril 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/34497ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1988). Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : Du burlesque à l'art du réel. *Ciné-Bulles*, 7(3), 12-13.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Yves Rousseau

Du burlesque à l'art du réel

■ D'emblée, le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue (ouf, le plus dur quand on disserte sur un festival, c'est encore d'en écrire correctement le nom) se place sous le signe de l'accueil. Pris en charge par une organisation bien rodée, le critique peut garder ses forces pour la bonne cause : les films. Le public et les cinéastes y viennent en masse, savourant pendant quelques trop courtes journées l'atmosphère fébrile d'un événement bienvenu dans le pays de l'or.

La soirée d'ouverture a donné lieu à un morceau d'anthologie burlesque quand une brochette de politiciens de toutes les tendances sont venus sur scène pour célébrer le cinéma à leur manière : en parlant de libre-échange, d'abris fiscaux, de privatisation et de retombées économiques sans prononcer une seule fois les mots cinéaste ou création (sauf d'emplois). La palme revient à l'inénarrable Michel Côté, déclarant benoîtement que le manque d'argent de Téléfilm Canada (la caisse est à sec six mois avant la fin de l'année fiscale) est un signe de bonne santé du cinéma canadien. L'auditoire fut saisi d'un rire sceptique et libérateur face à un tel tissu d'âneries. Pour couronner le tout, le film-vedette de la soirée, **Kamikaze**, témoignait avec force que le principal souci de mise en scène du réalisateur, Didier Grousset, était de filmer des téléviseurs. Un film très mode et racoleur, jetable comme un kleenex, qui dans un an sera aussi périmé que la technologie qu'il fétichise.

Grelots rouges et sanglots bleus, le dernier film de Pierre Harel, tourné en vidéo et transféré en 35 mm, était très attendu. Cela démarre bien : aux Foutounes électriques, des peintres illustrent leur perception de quelques séquences du film que nous allons voir. C'est vivant, nerveux, provocateur, qualités de tous les films de Pierre Harel.

Les choses se gâtent quand les comédiens entrent en scène. Luc Matte (*Grelots Rouges*) et Magdaléna Gaudreault (*Sanglots Bleus*) ont une présence indéniable. Malheureusement, Harel ne semble pas s'être préoccupé de les encadrer, de baliser leur jeu dans une direction précise. Tour à tour faux, vrais, retenus, empathiques, criards ou timides, les comédiens sont laissés à eux-mêmes. Harel semble avoir perdu le contrôle de sa galère et il le reconnaît en insérant des séquences où il est soumis à un feu roulant de critiques de la part de Minou Petrowski. Il a beau ramer comme un forcené, les torpilles de Minou l'envoient par le fond. Quand un metteur en scène se sent obligé de devancer la critique en y répondant en personne dans le film, quelque chose ne va pas. Pierre Harel a du courage, mais cette fois il fait penser au capitaine du Titanic...

Maintenant, les bonnes nouvelles : le documentaire reprend du poil de la bête. Rouyn-Noranda



L'équipe du sixième Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

Le grand prix du public est allé à **Un zoo, la nuit** de Jean-Claude Lauzon, le prix Télébec (meilleur court ou moyen métrage) à **L'Homme qui plantait des arbres** de Frédéric Back.

est le seul festival d'envergure (sauf, bien entendu, les Rendez-vous du cinéma québécois) à offrir une vraie place au cinéma québécois, pas seulement une sélection symbolique et fourre-tout, présentée à la va-vite, mais un authentique forum d'expression où les genres et formats négligés (documentaire et court métrage) ont une réelle chance d'exister et de toucher un public.

Deux films m'ont particulièrement impressionné: **Oscar Thiffault** de Serge Giguère et **les Bleus au coeur** de Suzanne Guy. Les deux ont en commun un regard qui, sans se sacrifier à l'ennui et l'austérité (ce serait le contraire), est éthiquement exemplaire.

Le travail du cinéaste consiste ici à faire une épure du réel, à en extraire la quintessence tout en le respectant. Dans le cas d'Oscar Thiffault, personnage truculent et rompu à tous les trucs de la représentation (il donne des spectacles depuis plus de 30 ans), Serge Giguère trouve le ton juste entre le personnage hilarant et l'homme parfois émouvant qui se cache derrière. Le spectateur rigole avec Oscar, jamais contre lui.

Les Bleus au coeur évite les clichés du film carcéral en insistant sur la dignité, je dirais presque la grandeur dans le dépouillement, des femmes incarcérées. La caméra n'est jamais univoque, inquisitrice, elle laisse les détenues construire elles-

mêmes leur histoire, leur mise en scène. Loin du mépris autant que du sentimentalisme, Giguère et Guy prolongent une des avenues les plus riches du cinéma québécois, celle des Brault, Perrault et consorts qui se refusent à *voler des images*. Que fait un voleur d'images? Il débarque, caméra au poing, et se met à mitrailler, en prélevant le plus d'images-choc possible, chirurgie sauvage qui tient de l'opération terroriste. Les cinéastes comme Giguère et Guy s'amènent d'abord sur un pied d'égalité avec leurs futurs personnages, sans caméra pour s'abriter, sans brandir l'objet qui confère le contrôle du regard. Avant de dire « je te filme », c'est « je veux savoir qui tu es ». La démarche oblige le cinéaste à se dénuder, à se mettre en état de vulnérabilité, comme l'est son sujet devant la caméra. Ensuite, lorsque les enjeux sont clairs, lorsque les deux pôles de l'expérience savent qui est l'autre, intervient le filmage, opération qui consiste à fixer sur pellicule la complicité réciproque qui s'établit, le sujet filmé sachant qu'il n'a pas à faire un numéro de chien savant pour capter l'attention du cinéaste, à se draper dans un rôle qu'il croit être le plus cinématographique possible.

Nous savons depuis Bazin que le cinéma est un art du réel. Il y a ceux qui le violent et ceux qui l'appriivoisent, faisant de cette démarche un des sujets du film. Les autres n'y voient que du feu. ■

Événements

Festival international du jeune cinéma

Dates: 1^{er} au 6 mars 1988

Lieu: Cinémathèque québécoise, Montréal

Festival international du film sur l'art

Dates: 8 au 13 mars 1988

Lieux: Cinémathèque québécoise, Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau et Musée des beaux-arts, Montréal

Festival des filles des vues

Dates: 7 au 10 avril 1988

Lieu: Bibliothèque Gabrielle-Roy, Québec

Vues d'Afrique

— Hommage au cinéma de la Côte d'Ivoire

— Images de l'apartheid

Dates: 12 au 17 avril 1988

Lieux: Cinémathèque québécoise et Cinéma O.N.F. du Complexe Guy-Favreau, Montréal

Festival de Cannes

Dates: 11 au 23 mai 1988

Lieu: Cannes

Festival international de films et de vidéos de femmes de Montréal

Dates: 27 mai au 3 juin 1988

Lieu: Cinémathèque québécoise, Montréal

Festival des films du monde

Dates: 24 août au 4 septembre 1988

Lieux: Parisien, Place des arts et Complexe Desjardins, Montréal